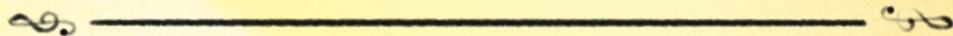


ÈVE LÈVE-TOI



Claire Castaléo

Eve lève-toi

© Claire Castaléo, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4957-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1975 - Repas d'été en famille

Les échanges étaient animés autour de la table, comme ils l'étaient souvent le dimanche midi dans de nombreux foyers à cette époque, et pour cause, les écrans et réseaux sociaux n'existaient pas encore dans les années soixante-dix.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu veux encore ?

Une fillette restait silencieuse dans ce brouhaha. Du fond de son siège, Anne venait de désigner d'un doigt mal assuré la bouteille d'eau qui trônait au milieu de la table, bien trop éloignée de ses mains d'enfant. Elle savait qu'elle ne devait déranger les adultes sous aucun prétexte. Ils avaient des choses à se dire, ces choses qu'elle ne pouvait comprendre du haut de ses six ans.

Elle avait longtemps hésité avant de se manifester. Elle s'était d'abord tortillée sur sa chaise, pesant le pour et le contre tout en guettant le bon moment. Elle n'avait peut-être pas si soif après tout. La moutarde lui avait tiré des larmes, son palais enflammé la pressait d'agir, seulement l'idée de bouger lui donnait des sueurs froides. Son corps avait eu raison de ses dernières hésitations, alors elle s'était résolue à tirer d'un geste furtif sur le bas du t-shirt de sa mère. Sa soif étanchée, Anne reprit cette posture figée depuis laquelle elle pouvait observer sans crainte le monde qui l'entourait, comme assise derrière un miroir sans tain.

Son père présidait au bout de la table, comme toujours. La place d'en face était réservée à sa femme. Janig se trouvait idéalement placée à proximité de l'entrée de la cuisine, lui permettant ainsi les incessants va-et-vient dont elle était coutumière. Anne était toujours assise à sa droite, de l'autre côté se trouvait sa grand-mère paternelle, veuve depuis la naissance d'Anne, et vivant avec eux depuis peu. Ce jour-là, l'attribution des places pour les autres membres de la famille avait été perturbée par la présence d'Odile, la fiancée de Jean, l'aîné des trois fils.

Pour le reste, ils n'avaient rien changé de leurs habitudes, la conversation tournait une fois de plus autour de leur sport favori, le football.

— Ils y ont cru les Lillois.

— Ils ont été ex-ce-lents tu veux dire, c'est ce connard d'arbitre !

— Arrête un peu avec tes Lillois Jean, ils n'ont pas tenu sur la longueur.

Ils n'avaient plus rien dans les jambes dès la mi-temps. Match nul mon gars.

— Justement, deux buts partout. Ton P.S.G. n'a pas fait des étincelles.

— Quand tu auras mon expérience on en reparlera. Je te dis que le niveau de jeu de Lille n'est pas celui du PSG, c'est tout.

— Ah oui, j'oubliais que Monsieur entraîne l'équipe locale, alors forcément tu sais mieux que les autres. Eh bien moi, je ne suis pas d'accord avec toi.

— Eh bien, tu te trompes !

Le ton montait crescendo laissant craindre une de ses confrontations perdues d'avance. L'opposition père-fils ne se limitait pas à des échanges virils autour d'un match de football. Anne le ressentait sans le comprendre. D'instinct, son rythme cardiaque s'en était discrètement accéléré.

De l'autre côté de la table, le regard déjà naturellement sévère de sa mère se teintait d'une obscurité inquiétante. Mais la foudre ne tomba pas. Pas ce jour-là. L'attention fut tout à coup détournée par le benjamin, peu intéressé par le foot, et plus préoccupé par sa rentrée scolaire à venir.

— Au fait, M'man, tout est OK avec mon école ? Tu leur as bien envoyé tous les documents nécessaires pour mon inscription ? Je n'ai pas eu de nouvelles de leur part.

Charles était le plus ambitieux des trois garçons, il n'avait qu'une obsession, faire des études qui lui permettraient de gagner suffisamment d'argent pour acquérir ce statut social qui lui importait tant. En cela, il ne ressemblait à personne dans sa famille, pas plus qu'il ne leur ressemblait physiquement d'ailleurs - ses deux frères avaient le teint de peau mat des méditerranéens, le cheveu souple et épais, tandis que lui était plutôt clair de peau, des cheveux châtain noisette, très fins tout comme les traits de son visage. Il cultivait sa différence en marquant une certaine distance, se concentrant sur le seul objectif du moment : la réussite de ses études.

— Arrête donc de t'inquiéter pour la rentrée. Papa et moi avons rempli, et renvoyé tous les documents demandés. Ton dossier est à jour, mais on y jette un œil ensemble après le repas si c'est vraiment nécessaire.

Charles avait acquiescé sans grande conviction. Il savait son père atteint d'une

forme de phobie administrative incompatible avec la gestion de quelque dossier que ce soit, quant à sa mère, elle respectait rarement les dates d'échéance, et avait une fâcheuse tendance à omettre de régler ses dettes. En résumé, il n'avait aucune confiance en eux.

Il avait bien l'intention de la coincer après le repas. Hors de question d'être repéré pour défaut de paiement avant même d'avoir mis un pied dans l'école. Il mouronnait encore dans son coin quand la future femme de Jean se mit à le taquiner.

— J'espère bien que tu vas la faire ton école de bourge, et après tu pourras prêter de l'argent à ton grand frère, hein ?

Elle se tourna vers Jean, et ajouta cette fois en minaudant :

Comme ça mon chéri pourra nous construire la maison de nos rêves.

Elle éclata d'un rire franc qu'elle étouffa aussitôt quand elle surprit les regards tantôt accusateurs, tantôt réprobateurs, autour de la table.

— Hé, c'était une blague ! Faut se détendre ! Enfin, sûr que Jean va nous la construire cette maison, hein, mon Jeannot ?

Elle lui avait attrapé la main sous la table, un geste faussement pudique, moquant inconsciemment la rigidité ambiante.

Odile était issue d'une famille modeste installée depuis des générations dans un petit village de Franche comté. Son père était ouvrier dans une usine de la région, sa mère, aide-soignante dans une maison de retraite médicalisée. Ils avaient élevé leurs enfants dans la simplicité, et un profond respect pour des valeurs telles que, la tolérance, l'honnêteté, et le sens de la famille avant toute chose. Chacun pouvait s'exprimer très librement dans leur foyer, trop librement pour la famille de Jean. Comment ces deux-là avaient-ils pu se rencontrer ? C'est bien ce qui tournait en boucle dans la tête de Janig depuis que Jean leur avait présenté Odile. A ses yeux, elle n'était pas faite pour lui. Il faut dire que Jean ne faisait jamais rien comme ses parents l'auraient souhaité. Au grand dam d'Antoine, il n'avait pas voulu continuer ses études. A l'adolescence, il n'avait plus eu qu'une idée en tête : exercer un métier manuel, traditionnel, et par la même occasion, s'extraire au plus vite du joug familial. Il avait alors eu la chance de pouvoir rejoindre les compagnons du devoir avec lesquels il avait commencé un tour de France. Il se construisit ainsi une nouvelle famille, plus

conforme à ce qu'il attendait.

Lors de son périple à travers les villages français, Jean avait travaillé sur un chantier tout près du lycée qu'Odile fréquentait. Pendant plusieurs mois, ils se croisèrent dans le seul bistrot situé à proximité. C'était, avant tout, le point de ralliement des jeunes du lycée, le meilleur endroit pour sécher les cours, jouer au flipper, flirter, et pour beaucoup, fumer en cachette de leurs parents. Jean avait remarqué Odile dès qu'il était entré dans le café. Courte jupe plissée, cuissarde, et un large bandeau dans sa crinière blonde, elle avait tout de *Brigitte Bardot* chevauchant sa *Harley Davidson*, y compris le tempérament de feu. De son côté, elle avait bien perçu les coups d'œil explicites de Jean, mais tardait à y répondre pour pimenter leur future rencontre. En réalité, elle l'avait repéré avant même qu'il ne la remarque pour la première fois dans ce café. Elle passait tous les jours devant le chantier pour se rendre au lycée. Un après-midi d'été, elle l'avait surpris torse nu, en plein action. Elle s'était faufilée derrière la haie qui bordait la maison en travaux pour mieux profiter du spectacle. Ce beau gosse affichait un style mauvais garçon qui éveillait autant sa curiosité que sa libido. Surprise, et ravie de le retrouver ensuite au bistrot, elle avait continué à l'observer à la dérobée, et s'était rapidement mis à espérer qu'il vienne vers elle. Le jeune homme se faisant désirer, elle avait fini par prendre les choses en main, et l'avait abordé avec ce naturel déconcertant qui la caractérisait. Malgré leur fort caractère respectif, ils étaient devenus assez vite inséparables, jusqu'à envisager de se marier.

Cette histoire d'amour avait provoqué une agitation sans pareille au sein de la famille de Jean, et cela d'autant plus qu'elle n'était pas encore majeure au moment de leur rencontre. Le franc-parler et la nature libérée de la demoiselle ne plaisait ni à Janig, ni à Antoine. Ils avaient d'abord fait avec, convaincus que leur idylle serait de courte durée, mais quand Jean leur avait annoncé leur volonté de se fiancer, les parents avaient fait grise mine. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils rencontrèrent ensuite les parents d'Odile, et découvrirent avec stupeur qu'elle était, de surcroît, issue d'une famille résolument communiste, en opposition radicale avec leurs convictions. La jeunesse d'Odile ainsi que l'amour aveugle qu'elle vouait à Jean l'empêchaient de percevoir les nombreux non-dits qui peuplaient la vie de cette famille modèle. Elle n'avait pas senti le malaise qui s'était invité à table, et avait continué sur un ton enjoué et naturel, se tournant vers la fillette :

— Et toi Anne alors, Jean m’a dit que tu changeais d’école à la rentrée ?

Tu vas aller à la grande école ! C’est du sérieux le C.P. Moi je me souviens bien de ma maîtresse de C.P. Et puis, il y avait Christophe, mon petit copain, qu’est-ce que je le trouvais beau. Presque aussi beau que ton frère.

Sa voix teintée de nostalgie se fit soudain plus taquine. Elle ajouta alors sur le ton de la confidence :

— Tu as bien un petit copain dis-moi ?

Anne s’était enfoncée dans sa chaise dès qu’Odile s’était adressée à elle, affolée par cette forêt de paires d’yeux peu habituées à ce que la fillette soit invitée à prendre la parole. Anne avait simplement secoué sa tête latéralement en guise de réponse.

A la deuxième question, ses yeux furent accrochés par le regard malaisant de sa mère. Anne sentit une chaleur intense monter à ses joues. Elle se figea. C’était une question taboue qu’elle devait ignorer, mais Janig intervint aussitôt, évitant ainsi l’embarras à sa fille :

— Odile, c’est gentil de te soucier de notre petite Anne. Elle a des petites copines pour jouer à la marchande ou à la poupée le mercredi, et le week-end. Pour le reste tu as raison, la grande école c’est du sérieux, mais ma petite chérie travaille bien et va nous faire un bon C.P., n’est-ce pas Anne ?

Odile n’avait pas compris pourquoi Janig avait volontairement ignoré sa question, mais elle avait été encore plus surprise par l’attitude de la sœur de Jean.

Elle la connaissait depuis maintenant plusieurs mois, et avait constaté qu’elle ne ressemblait en rien à sa petite sœur qui venait tout juste de fêter ses huit ans. Des allusions, elle en avait déjà fait à Jean, mais sa petite sœur c’était sacré, alors, même livré avec un naturel désarmant, elle avait saisi qu’elle devait se méfier de ce qu’elle pourrait en dire. Et puis, ce n’était pas sa sœur après tout, cela valait-il la peine de prendre le risque d’entrer en conflit avec son amoureux ? Elle tenta de chasser ses inquiétudes, sans succès, mais se promit d’en reparler à Jean quand ils seraient seuls.

La conversation était repartie de plus belle autour de la table, un sujet d’actualité qui faisait débat au sein de la famille : La Grèce venait de déposer

une demande d'adhésion à la Communauté européenne. Cette fois, les avis divergeaient entre Frédéric, plutôt pour, et Charles, plutôt contre, ce dernier largement soutenu par son père.

Tout cela était bien ennuyeux pour Anne qui commençait à se tortiller sur sa chaise. N'y tenant plus, elle avait fini par retirer discrètement sur le t-shirt de sa mère. Elle savait bien que ce geste anodin l'agaçait, pourtant elle ne voyait pas d'autre solution pour s'échapper. Elle s'était ensuite hissée jusqu'à son oreille, et avait demandé la permission de sortir de table, d'une voix inaudible au reste de la tablée. Celle-ci lui avait été accordée par un simple geste de la main, accompagné d'un bref hochement de tête. Tout cela sous le regard stupéfait d'Odile, mais dans l'indifférence la plus totale du reste de la famille.

Anne avait filé dans sa chambre, soulagée d'avoir obtenu le sésame pour quitter la table et retrouver enfin sa solitude si rassurante. Elle était toujours sur le qui-vive au moment des repas lorsque toute la famille était rassemblée. La présence d'Odile, bien qu'elle se montre amicale, avait toutefois renforcé ce sentiment d'insécurité. Elle voulait, coûte que coûte, rester derrière son miroir sans tain, sans être questionné comme cela venait précisément de se produire.

Finalement, cette règle implicite qui consistait à ne pas avoir le droit de parler à table, d'abord perçue comme une contrainte, aujourd'hui Anne s'en était accommodée sans rechigner. Elle éprouvait un certain plaisir à regarder vivre sa famille, être spectatrice d'une vie à laquelle elle ne prenait pas part, jusqu'à s'imaginer qu'ils ne vivaient peut-être pas dans le même monde qu'elle. Et si cette chaise au bout de la table était simplement vide ? De toute façon, sa famille semblait ne pas la voir. Ils se comportaient avec elle comme avec le chien, s'adressant à lui sans en attendre de réponse.

Réfugiée dans sa chambre, elle entendait encore des bribes de conversation, des éclats de voix par-ci, des éclats de rire par-là, une toile de fond sonore qui cohabitait avec les images colorées de ces albums de jeunesse dans lesquels elle se perdait, allongée sur son lit, nichée au milieu de ses nombreuses peluches. Son monde imaginaire défilait dans une lenteur extrême, jusqu'à en devenir plus réel que sa propre vie. Les conversations furent peu à peu remplacées par le bruit des assiettes qui s'entrechoquent, le cliquetis des couverts dans l'évier, puis le grésillement des grains de café dans le moulin électrique. Janig débarrassait la table avec l'aide de Charles, le plus maniaque de la fratrie, mais pour l'heure, plus déterminé que jamais à sonder sa mère, afin de savoir si celle-ci avait bel et

bien accompli les démarches nécessaires à son inscription dans sa nouvelle école. Il savait de quoi elle était capable, mais lui-même était obstiné.

De son côté, Antoine s'était installé dans le salon, dans son vieux fauteuil en cuir craquelé placé dans l'axe d'un téléviseur couleur flambant neuf.

Il ne débarrassait jamais la table. Cela ne lui serait même pas venu à l'idée, car il avait toujours été habitué à être servi depuis l'enfance. Il s'apprêtait à passer son après-midi devant un épisode de son feuilleton favori, et enchaînerait avec les rendez-vous du dimanche d'un tout nouveau présentateur, *Michel Drucker*.

Frédéric était resté avec son père dans le salon. Le regard absent, il griffonnait dans un carnet qu'il avait toujours dans sa poche. Odile s'était promis de lui subtiliser, curieuse de savoir ce qu'il pouvait bien y consigner. Il rejoignit ensuite Janig et Charles dans la cuisine. Il venait prévenir sa mère qu'il allait se rafraîchir à la piscine.

— Tu ne vas tout de même pas aller à la piscine. Juste après le repas. Tu sais qu'il faut attendre au moins deux heures avant ...

— ... de pouvoir se baigner, sinon la digestion est bloquée et je risque de faire un malaise. Si tu ne me l'as pas dit vingt fois ! En fait, c'est simple, tu nous le répètes chaque été !

Il fit mine de compter sur ses doigts, puis ajouta :

— Rassure-toi, on va d'abord prendre un bain de soleil avec les potes sur la pelouse de la piscine. Il s'empessa d'ajouter :

Avec casquette et crème solaire, bien sûr.

Janig acquiesça sans conviction, avant de le rappeler alors qu'il était déjà sorti de la cuisine.

— Tu ne veux pas emmener ta sœur ? Elle s'ennuie et je n'en peux plus de la voir enfermée dans sa chambre.

— T'es sérieuse ? Je serai avec mes potes ! De toute façon, nos conversations ne l'intéressent pas, alors si c'est pour qu'elle pleure pour rentrer au bout de dix minutes. Il avait conclu avant de tourner définitivement les talons :

J'irai avec elle une autre fois. Promis.